



**Mémoires de Catherine TATISTCHEFF
née Princesse MESTCHERSKI**

1848 – 1930

Avant propos du traducteur

Celui qui lira ma traduction, en français, des mémoires de ma Grand-mère devrait avoir à l'esprit que je n'ai jamais été très fort en version française. En plus, j'ai voulu conserver la façon de s'exprimer de ma Grand-mère et l'esprit de l'époque à laquelle elle a vécu. Pour cette raison je traduisais ces mémoires mot à mot et je ne changeais l'ordre des mots russes que si la syntaxe française se trouvait franchement bafouée. Mais je dois dire que notre Grand-mère connaissait le français très bien et parlait, comme la plupart des personnes de la noblesse russe, un français distingué. On dirait qu'elle pensait en français. De ce fait, la traduction était facile à faire. Par contre, certaines phrases du texte russe sont d'une longueur exagérée. J'ai essayé de les couper en deux ou en trois chaque fois que c'était possible. En plus j'ai conservé quelques russismes volontairement pour ne pas trop occidentaliser le récit. Aussi, si ma traduction ne vous paraît pas parfaite, acceptez la sans me le reprocher.

Les mémoires se divisent en trois parties:

1.La première raconte l'origine de la famille et l'enfance de ma Grand-mère dans les conditions du 19^{ème} siècle.

2.La deuxième ses sorties dans le monde et son mariage.

3.La troisième nous donne son témoignage sur les horreurs de la révolution russe, la dégradation des conditions de sa vie, l'exode de Russie et la vie à Paris jusqu'à la fin de ses jours dans le foyer pour vieilles personnes à Sainte Geneviève des Bois.

A Royat,

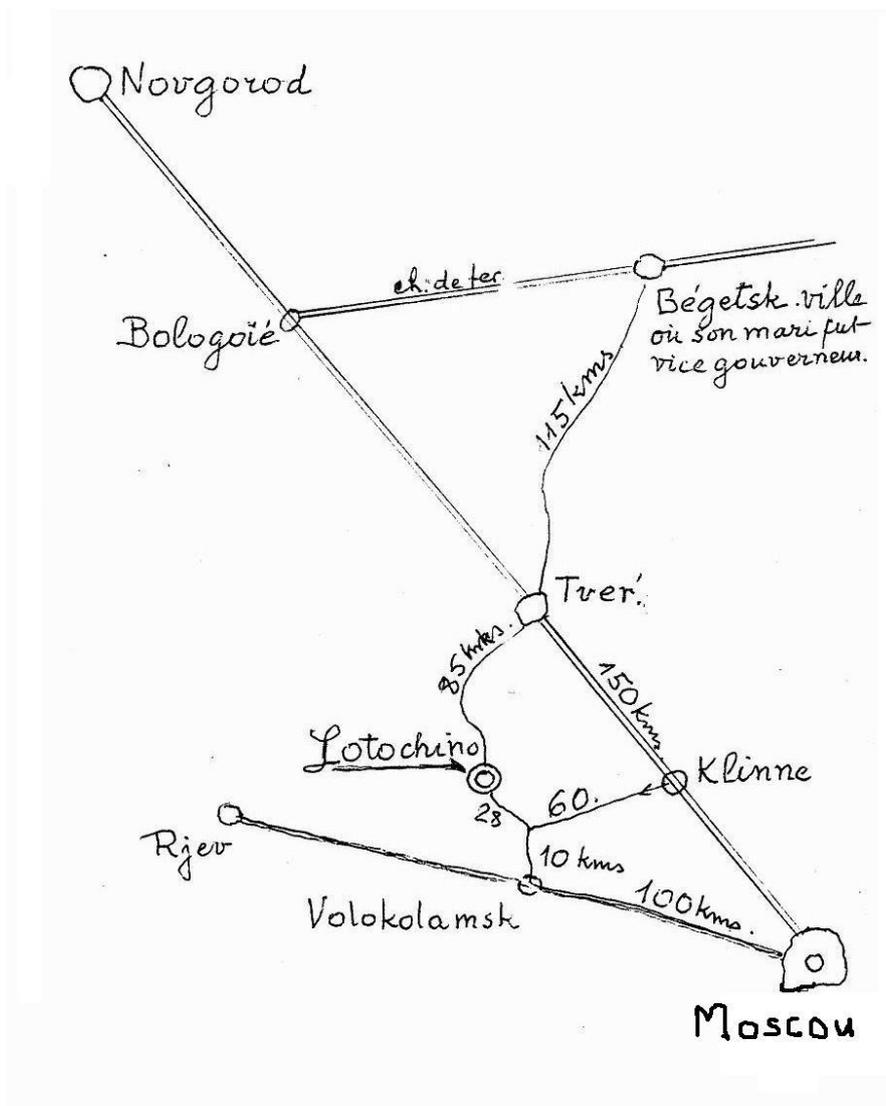
Le 5 janvier 1984.

Les mémoires de ma Grand-mère maternelle, Catherine TATISTCHEFF, née Princesse MESTCHERSKI, commencent, sans autres commentaires, ainsi :

Je suis née en août 1848, à Moscou, dans la maison de mon Grand-père, le Prince Vassili Ivanovitch MESTCHERSKI, (il nous reste une petite photo de cet arrière arrière Grand-père, habillé à la mode de l'époque, avec des manches ridiculement longues - BR) sur le boulevard Strastnoï, ou plus exactement sur la place Sennaïa (actuellement square de Narychkine). La maison n'était séparée que par un "Brandt Mauer" de l'hôpital Ekaterinenskaïa, dont mon Grand-père était curateur. Le docteur principal y était Alexandre Petrovitch POPOV, bien apprécié par mon Grand-père et par toute sa famille. Et voilà qu'une fois, mon Grand-père lui demande soudainement d'aller dans notre propriété Lotochino, qui se trouvait à 150 verstes (disons 160 Km - BR), sur le confins des gouvernements de Moscou et de Tver.



À cette époque, mon père était tombé malade. Le docteur local n'a pas réussi à le guérir et l'état du malade a commencé à inspirer des craintes. Mon Grand-père a décidé d'aller à Moscou. À onze heures de matin, après la visite des malades, POPOV a appris que le Prince était arrivé à Moscou et il est venu lui présenter ses respects, comme d'habitude, avec son uniforme de petite tenue et avec son chapeau haut de forme à la main, pour lui faire un rapport sur l'état de l'établissement qui lui était confié. "Voilà, mon cher Alexandre Petrovitch, mon fils, le Prince Boris Vassilievitch, est gravement malade. Nous serons obligés avec toi de faire un voyage pour lui rendre visite à Lotochino ! - C'est comme vous me l'ordonnez, Votre Altesse, mais comment ? C'est bien loin ! - C'est une bagatelle, tu n'auras qu'à jeter un coup d'oeil sur lui et puis on te ramènera. Tu as probablement déjà pris une collation ce matin, eh bien partons de suite ! Pourquoi perdre un temps précieux ?" Le carrosse à six chevaux fut attelé et servi de suite, et ils sont partis. Une heure, deux heures, puis on a changé les chevaux ; partout les rechanges étaient disponibles. Ils ont passé la Nouvelle Jérusalem, et vers le soir ils étaient déjà à Volokolamsk. POPOV ne disait plus rien, se rendant compte que de toute façon, il n'était plus possible de retourner. Vers la nuit, ils sont arrivés à la grande maison de Lotochino qui avait un vaste perron orné de quatre grandes colonnes.



Carte extraite d'un atlas des routes en URSS pour indiquer la situation de Lotochino

Ma mère est arrivée en courant à leur rencontre, très contente de l'arrivée d'Alexandre Petrovitch, et effectivement, connaissant le malade depuis son enfance, le docteur a compris de suite quelle était la nature de sa maladie, il a très bien changé le traitement, et vers le soir du jour suivant, il a regagné sans ennuis son domicile de Moscou, après avoir fait de cette façon presque 300 verstes dans le gouvernement de Moscou.

Mais tout cela s'est passé quelques années après le jour mémorable pour moi de l'année 1848. Cette année, mes parents passaient l'été dans le Parc Petrovski, dans la banlieue de la ville. Mon père, à la sortie de l'université, fut admis comme fonctionnaire des missions particulières auprès du Gouverneur Général de Moscou, le célèbre Comte ZAKBIEVSKI, qui a été si bien décrit plus tard dans le roman de MAKIEVITCH "Un quart de siècle avant".

Cette année il y avait beaucoup de choléra et ma mère, pour rien au monde, n'aurait quitté son jeune mari. On ne pouvait pas la contrarier en son état. Elle a raconté plusieurs fois comment il la soignait et choyait, et cela était la raison pour laquelle elle est restée jeune si longtemps : jusqu'à sa vieillesse elle a conservé un excellent teint de visage et une taille fine.

Ce soir-là, ayant remarqué son malaise, il l'a installée avec une sage-femme dans une calèche, il s'est mis lui-même derrière les sièges et ainsi il les a ramenées très soigneusement à la maison de Moscou, où j'ai fait mon apparition dans ce monde, sans complications, le 25 août 1848.

Je n'étais pas le premier enfant de mes parents. Ils ont eu une aînée, une fille d'une beauté exceptionnelle, Nathalie, qui n'a vécu qu'une année, et un fils, Basile (en russe Vassili), qui est décédé dans sa troisième année, bientôt après ma naissance. Ces pertes ont constitué pour ma mère une telle souffrance spirituelle qu'elle n'en parlait jamais et ne désirait pas en parler, et ce n'est que beaucoup plus tard que j'appris que dans une chapelle, derrière l'église, étaient déposés mon petit frère et ma petite soeur.

Le mariage de mes parents avait un caractère romantique. Appartenant au même rang de la noblesse de Moscou, les MESTCHERSKI, depuis leur enfance, rencontraient les OBOLENSKI, et on disait toujours que le jeune Prince Boris Vassilievitch était, depuis "toujours", amoureux de la Princesse Sophie Vassilievna.

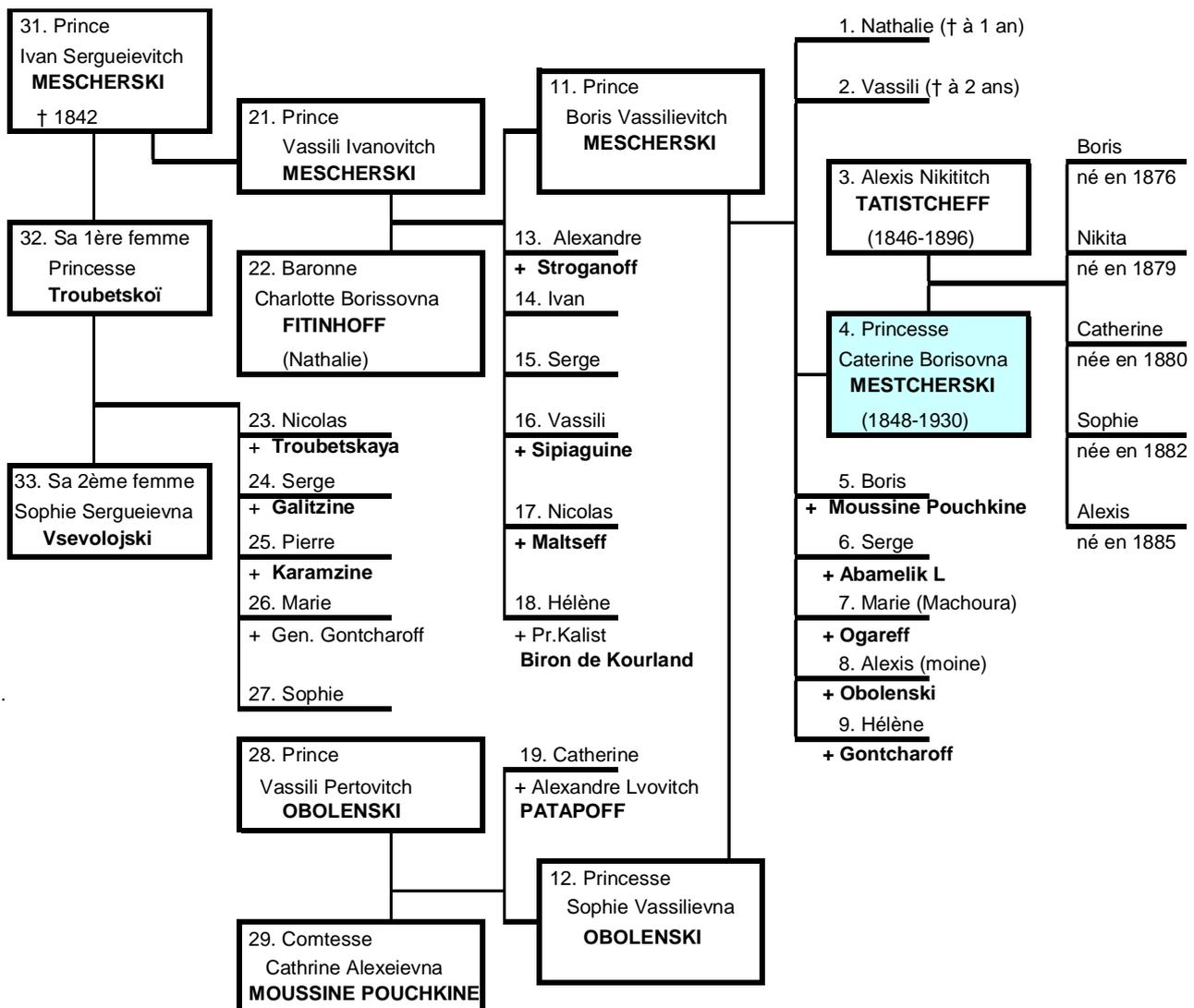
Pourtant, ma grand-mère, la Princesse Catherine Alexeïevna OBOLENSKI, née Comtesse MOUSSINE-POUCHKINE, se tenait avec grande dignité et ne faisait rien pour le rapprochement du jeune couple. Elle est devenue veuve très tôt. Et après le décès de son mari, le Prince Basile Petrovitch OBOLENSKI, elle est restée avec quatre fils et trois filles et avec une petite propriété, "Olkhis", dans l'un des districts sud du Gouvernement de Smolensk, et avec un capital moyen. Malgré cela, elle a su donner une très bonne éducation à tous ses enfants. Elle ne s'est jamais endettée et elle a toujours été très respectée par ses parents et connaissances, et adorée par ses enfants.

Ses deux filles aînées étaient des "pogodkis" (se suivaient de moins d'une année), Ekaterina Vassilievna, qui a plus tard épousé Alexandre Lvovitch POTAPOV, et ma mère. Elles étaient toutes les deux très mignonnes, et quand elles commencèrent à apparaître dans le monde, elles eurent un grand succès, comme cela me fut rapporté par les moscovites. On les appelait "douchetchki" (les mignonnes – BR), et elles ont eu beaucoup de propositions de mariage. Entre autres, ma mère a eu la proposition de l'un des plus riches partis de Moscou, Alexis Sawitch POUCHKINE, et aussi Georges Théodorovitch SAMARINE, qui est devenu plus tard célèbre, et d'autres, mais personne ne lui plaisait : elle ne pensait qu'à son Boris, comme elle l'appelait depuis toujours.

Quant à mon grand-père, il ne voulait pas entendre parler de cette union, il avait six fils, dont mon père était l'aîné, et aussi le préféré. Il était de plus haut de taille, adroit et beau, c'était le préféré de toutes les mamans de Moscou et de leurs filles. Il dansait très bien et savait même « conduire » un bal et il s'était formé entre grand-père et l'une des mamans riches, une "entente tacite" selon laquelle, plus tard, leurs enfants allaient se marier.

Quand mon père a terminé son université, ses parents l'ont envoyé à l'étranger en espérant qu'il allait se distraire et qu'il oublierait pendant le voyage sa passion de jeunesse.

Tableau généalogique de Catherine Borisovna TATSTCHEFF née Princesse MESTCHERS



Plusieurs années d'attente pénible ont commencé pour ma mère. Au début du deuxième hiver - c'était le début de la saison les invitations pour le premier bal furent envoyées et acceptées. Ce bal commençait. Grand-mère, comme c'était la coutume, était assise dans la salle, entourée de ses filles, lorsque dans la salle est apparu le Prince Boris Vassilievitch vêtu à la dernière mode, gai, raffiné. Il était reçu par tout le monde avec joie, et il a commencé à faire le tour des mamans en leur baisant la main, et en s'inclinant devant les jeunes filles. Et voilà qu'il s'approche de plus en plus des OBOLENSKI, qui faisaient semblant de ne pas le remarquer. Il a jeté un coup d'oeil sur la princesse Sophie Vassilievna et ce fut comme si le ciel s'était ouvert au-dessus d'elle. La peur, l'inquiétude, c'est comme si elles n'avaient jamais

existé.

Une fidélité profonde et l'amour, tout cela a été exprimé dans son regard. Pourtant, Grand-père n'a pas cédé de suite aux désirs de son fils. La fiancée réservée pour lui par son père était partie en Italie et elle y est décédée subitement. Ma mère fut persuadée que c'était de tristesse et ses autres amies furent du même avis. Mais il restait à Moscou beaucoup de fiancées enviabiles par leur beauté et leur fortune.

Mais en l'année 1842, la marâtre de mon Grand-père, la Princesse Sophie Sergueïevna MESTCHERSKI est décédée. Elle était une personne bien connue de l'époque où l'empereur Alexandre 1^{er} s'intéressait d'une façon exagérée au mysticisme. Avant de mourir elle a persuadé son beau-fils de ne plus s'opposer au mariage avec la jeune Princesse OBOLENSKI, parce que ses sentiments étaient profonds et sérieux et contre elle, excepté l'absence de fortune, personne ne pouvait avancer aucun argument. Et voilà, quelque temps plus tard, le Prince Basile Ivanovitch a mis son uniforme de parade, et avec un serrement de coeur, s'est dirigé vers la maison où était le modeste logement des OBOLENSKI pour demander la main de la Princesse Sophie Vassilievna pour son fils. Et longtemps après, les habitants de Moscou se souvenaient et me racontaient la joie immense du jeune couple, quand ils furent déclarés fiancés.

Le mariage fut célébré dans l'église particulière de la maison de l'oncle de la fiancée, le Prince Nicolas Ivanovitch TROUBETSKOI, le 24 janvier 1845. Les jeunes mariés se sont installés dans la maison des MESTCHERSKI, sur la place Sennaïa, mais bientôt ils sont partis à Lotochino, où on leur a installé un appartement de quatre pièces dans les entresols, où ils ont passé le temps bienheureux de la lune de miel de leur mariage.

A l'occasion de leur mariage, j'ai envi de me rappeler cette église privée du Prince TROUBETSKOI ou, comme tout le monde l'appelait à Moscou, du Prince "Nikolaï Ivanichtcha". Sa maison était dans la ruelle "Maly Znamenski", évidemment "entre cour et jardin" (en français dans le texte). Le Prince lui-même était d'une taille très petite, mais c'était un personnage très important car il était Hoffmeister, c'est-à-dire maréchal de la cour impériale et il gérait tous les palais de Moscou. Il me semble que c'était la seule personne qui avait droit à un équipage de la cour et quand nous étions enfants, nous nous arrangions pour aller voir son laquais en livrée rouge ornée de trois rangs de galons avec des aigles, quand ce grand-père, qui était notre parrain, venait faire une visite à notre mère, qu'il aimait beaucoup, sa maison nous paraissait le comble de la splendeur. Sur les escaliers dont la main courante était garnie de velours, les pieds s'enfonçaient dans un tapis épais. Ensuite, par une espèce de salle de garde, on passait dans un grand salon bleu clair, ensuite dans un autre salon, encore plus grand, tapissé en rouge, puis dans la salle, puis, à gauche de l'escalier, on entrait dans la salle à manger où, pendant la messe, se tenaient les messieurs debout, et ensuite on entrait dans l'église privée. Les offices ne duraient pas longtemps, mais le choeur du palais chantait admirablement. Les chasubles du clergé officiant étaient très impressionnantes. Presque tous les mariages du grand monde étaient célébrés ici.

Les OBOLENSKI et nous-mêmes, quand nous étions enfants, nous nous rendions dans cette église pour assister à des messes et aux vêpres à la veille des grandes fêtes. Comme tous les enfants, on nous mettait devant, et il faut reconnaître que nous nous tenions très bien. Pourtant, il n'était pas possible de ne pas observer notre grand-père TROUBETSKOI, comme nous l'appelions. Quand il commençait à se moucher. Il sortait de sa poche un énorme mouchoir en foulard très fin, il le secouait de façon à s'en recouvrir complètement. Puis un son de trompette sonore retentissait. Puis le grand mouchoir disparaissait à nouveau dans la poche du pantalon gris clair que le Prince portait invariablement avec son frac pendant les messes, ainsi que des cols amidonnés dont les angles rigides s'enfonçaient dans ses joues

molles. Il se tenait toujours dans l'angle gauche de l'église, et dans l'angle droit se postait invariablement la vieille Princesse TCHETVERINSKAIA, également personnage typique de l'époque, qui sera probablement citée souvent dans les mémoires des anciens moscovites.

Elle a vécu jusqu'à un âge très avancé. Elle priait avec assiduité et ne s'asseyait jamais, mais elle se mettait souvent à genoux en se prosternant jusqu'au sol et elle restait longtemps dans cette position, ce qui la reposait probablement. On racontait que KHOMIAKOFF, qui était connu pour être distrait, est venu une fois dans le monastère de la Vierge avec ses filles pour l'enterrement de quelqu'un. Un peu plus tard, ses filles ont eu chaud et ont quitté leur manteau. KHOMIAKOFF a pris tous ces vêtements et les a posés sur un tas qui avait été déposé sur le sol près de lui, dans l'angle de l'église. Brusquement, ce tas s'est mis à remuer. Il se trouve qu'il a jeté toute une brassée de manteaux sur la Princesse TCHETVERINSKI qui était en prière, profondément prosternée depuis longtemps. La Princesse était l'aînée de sa tribu. A soixante ans, après avoir fait le tour de Crimée à cheval, elle se baignait dans la mer jusqu'à l'automne avancé, lorsqu'il fallait entrer dans l'eau légèrement gelée en surface. Elle était très bavarde. Tout l'intéressait, et ce tout était surtout la vie de Moscou depuis presque cent années, mais surtout les détails de la vie de sa famille nombreuse, dont elle était entourée en permanence. Mais il faut reconnaître qu'elle aimait s'immiscer pour défendre des tierces personnes. Une fois, ayant appris qu'un jeune soldat avait été condamné à mort pour un crime, elle est allée chez le juge militaire pour demander sa grâce. Elle disait : "On nous persuade qu'il a battu un officier ; réfléchissez vous-même, quel intérêt avait-il à battre un officier ? " Elle n'avait pas d'autre argument, mais elle a tellement imploré le juge, qu'elle a obtenu que le jugement soit révisé, et la condamnation adoucie.

Dès le samedi des Rameaux, l'église du Prince TROUBETSKOI était archi pleine. Les branches des rameaux pour les enfants étaient grandes et décorées avec du papier de différentes couleurs. Quant à moi, parce que j'étais sa filleule, on me présentait, par un laquais, un bouquet plus petit, décoré avec des fleurs, qui à vrai dire me plaisait moins.

Pendant la semaine sainte, après les vêpres, on passait comme toujours dans le salon bleu. Tout le monde s'installait sur les canapés auprès des tables et les laquais de la cour offraient du thé avec des gâteaux, jus de fruits, lait d'amandes, confitures. Tout cela représentait pour nous, les enfants, un délice immense. Mais nous aimions également beaucoup les services religieux et restions debout sans ennui en écoutant la lecture claire du chantre et les magnifiques chants de louange du Carême. Mais pour nous confesser, nous allions chez "notre" prêtre, c'est-à-dire le catéchiste de notre église de la "Trinité sur les Feuilles", où nous n'allions que pour cela. Nos parents considéraient le « goviénié » (confession puis communion - BR) très sérieusement. Notre mère nous lisait des sermons de Carême de Innokenti d'Odessa qui nous émouvaient aux larmes. Et le matin, nous allions dans l'église de notre paroisse, "Rojdestvo na Poutinkakh" (Noël sur les petits chemins), que l'on pouvait joindre sans traverser une seule rue. Il faut dire que notre niania Cati avait très peur de traverser une rue avec nous ! Mais dans les rues ne se traînaient que deux ou trois fiacres, et de temps en temps passaient un carrosse ou bien des traîneaux particuliers. Ce n'est que la Rue Tverskaïa et le pont Kouznietski, et aussi un petit nombre d'autres rues qui étaient vraiment animées.

Au sujet de cette église du Grand-père TROUBETSKOI, j'ai aussi une souvenance qu'une fois, après la messe, tout le monde regardait "la fiancée", et j'ai vu une jeune fille avec une

natte brune entourant sa petite tête modestement coiffée. C'était la petite fille de la Princesse TCHETVERINSKAÏA, l'aînée des princesses CHTERBATOFF, qui venait d'être fiancée au Comte OUVAROFF. Je la vois, assise à côté de son fiancé. Actuellement, c'est une personne connue de toute la Russie, la Comtesse Praskovia Sergueïevna OUVAROVA, présidente de la Société d'Archéologie.

Après cette digression, je reviens à mes parents, qui passaient leur premier printemps à Lotochino. Il faut dire que quand ils sont arrivés à Lotochino, en été, la vie de ma mère n'est devenue pas tout à fait facile. Excepté ses six fils, Grand-père avait encore une fille, la belle Hélène Vassilievna (voir le portrait), qui avait environ deux ans de plus que ma mère.

Cette Hélène Vassilievna fut habituée à l'admiration générale de sa personne et menait un mode de vie un peu bizarre. Elle rêvait, ne mangeait presque rien et passait quelquefois toute la nuit devant une fenêtre ouverte. Elle était entourée par des "privalki" (des personnes sans fortune qui exprimaient leur admiration à des personnes riches et finalement vivaient dans leur maison « aux frais de la Princesse » - BR) ainsi que par des voisines pauvres ; elle attendait le lever du soleil, ne lisait que des romans anglais et ne considérait digne d'elle aucun des jeunes gens qui sollicitaient sa main. En jugeant d'après les portraits, elle était vraiment très belle. Les traits de son visage étaient tout à fait réguliers, des yeux bruns, de longues boucles foncées avec une peau blanche et un teint rosé, une belle taille et une taille fine, même pour l'époque. Tout cela rendait son aspect parfait, ce qui s'appelait alors "keep saké", c'est-à-dire l'idéal de la beauté anglaise.

Et voilà que pour cette personne, l'intrusion dans la maison d'une belle-soeur animée, pleine d'esprit et mignonne ne pouvait pas lui être agréable. Bientôt, à sa grande inquiétude, ma mère a commencé à remarquer que les relations entre elle et tout le personnel de la maison se détérioraient. Les conversations s'interrompaient dès qu'elle entra, et il n'y avait pas moyen de satisfaire les autres. Son mari était souvent absent, soit pour gérer l'économie de Lotochino, soit dans les autres propriétés, car Grand-père l'envoyait pour affaires même avant son mariage. Il existe un grand nombre de lettres du temps où mon père était étudiant, d'après lesquelles on constate que Grand-père lui confiait des tâches difficiles et compliquées concernant la gérance des propriétés et aussi des finances, et d'après les réponses à ces lettres, on peut juger que toutes les commissions étaient acquittées rapidement et avec précision. Mais il faut dire qu'il n'était pas possible de ne pas exécuter les ordres du Prince Basile Ivanovitch. Quoique je n'aie jamais entendu parler de cruauté du droit de servage de sa part, ni de mesures sévères envers ses fils, on savait que pour la moindre désobéissance à sa volonté, il se mettait à crier et se fâcher, ce qui faisait trembler tout le monde de peur.

Il existe un récit selon lequel, quand notre Grand-mère OBOLENSKI est venue à Lotochino pour la première fois, elle était assise en face de Grand-Père. Un des serviteurs a commis une petite maladresse. Le Grand-père s'est fâché et il a levé la voix si fort (garknoul), que tout le monde a tressailli, et quand on a repris ses esprits, il n'y avait plus de Grand-mère à table : il se trouve que de peur, elle a glissé de sa chaise pour se cacher sous la table.

Mais avec ma mère, Grand-père était toujours tendre et équilibré. Une fois, quand, pendant l'absence de son mari elle était assise avec lui dans son cabinet de travail. Grand-père s'approcha d'elle, lui tapa sur l'épaule et dit : « N'aie pas peur, Sonitchka (diminutif de Sophie), je n'écoute pas tous ces ragots de femmes ». Ces simples paroles ont complètement tranquilisé ma mère.



Princesse Hélène Vassilievna MESTCHERSKI.

Epouse du Comte Pr. Kalist BIRON de KOURLAND

Elle a eu un fils, Gusti, qui invitait ma Grand-mère à Munich et dans leur propriété Gross Wartenberg. Elle a eu quatre enfants : Charles, Hélène, Franz et Gustav (qui périt à Stalingrad) - BR

Bientôt, on a commencé à parler d'un voyage du jeune couple à l'étranger, ce qui se faisait habituellement. D'abord ils devaient partir à deux, mais Hélène Vassilievna a exprimé la pensée, qu'elle ne serait pas opposée à faire encore une fois un tour en Europe. Et cela s'est arrangé ainsi : on a rangé dans des coffres des affaires pour une année et demie. Ce coffre, on le fixait derrière la "dormeuse". Il y avait aussi un coffre plat que l'on plaçait sur le carrosse et une valise en bois (baoul - BR) qui trouvait place entre le siège du cocher et la cabine du carrosse. Et l'on est parti ! Deux dames dans le carrosse, une femme de chambre et un valet

sur un siège couvert derrière la dormeuse et à côté du cocher était assis mon père, sur un siège confortable avec dossier et accoudoirs. Il était grand amateur de la conduite des chevaux et aucun cocher ne pouvait l'égaliser dans cet art.

Nos voyageurs ont assisté à une saison brillante à Baden-Baden. Cinquante ans plus tard, quand je me suis installée avec mon mari à Vienne, le vieux Comte ZITCHI, un des magnats importants de ce pays, quand il a appris mon nom de jeune fille, s'est empressé de se présenter à moi en me persuadant qu'il avait reconnu les yeux de ma mère et qu'il se souvenait d'elle avec admiration, de son esprit vif, et par la suite il fut extrêmement aimable avec moi.

En automne, pour une raison qui m'est restée inconnue, mes parents se sont séparés d'avec leur soeur et le meilleur souvenir que ma mère ait conservé date de leur séjour sur le lac de Côme, du temps qu'elle a passé à deux avec son mari. Ils habitaient dans deux pièces qui communiquaient par une entrée couverte dont le mur arrière était constitué par une falaise, de laquelle coulait une source naturelle. Tout cela était merveilleux pour ma mère, qui n'avait jamais rien vu avant son mariage, excepté Olkhis et Moscou.

De Côme, ils sont allés à Gênes. À l'époque, n'importe quel prince russe était considéré comme Crésus. Le soir, une foule entière s'est rassemblée au-dessous de leur balcon pour les féliciter et leur souhaiter la bienvenue. Pour les remercier de leur accueil, mon père leur a fait envoyer quelques gâteries, puis il est sorti avec sa femme sur le balcon. Les Italiens se sont enflammés en exprimant leur joie. Il est probable que le jeune couple leur a plu encore plus que les gâteries, car ils ne se sont pas calmés avant qu'ils n'aient porté le jeune prince sur leurs bras dans la rue.

Plus tard, mes parents se sont réunis avec leur soeur Hélène Vassilievna pour aller par mer à Naples, et ils ont failli périr. Le petit bateau était vétuste et, de plus, surchargé. En mer, une tempête s'est levée. Le capitaine, considérant qu'il y avait danger, a décidé de jeter les équipages à la mer. On en a jeté un, puis on a commencé à détacher un autre, qui appartenait à une dame de Moscou, NOVOSILTZEFF. Tout d'un coup, on voit arriver en courant et en criant son laquais qui voudrait expliquer que sa "barynia" (maîtresse) est dans le carrosse. Mais quand on a ouvert la portière, Madame NOVOSILTZEFF faisait des gestes pour faire comprendre qu'elle voulait qu'on la laisse tranquille. Elle souffrait tellement du mal de mer qu'elle suppliait qu'on la précipite dans la mer pour mettre fin d'un seul coup à ses souffrances. Heureusement que la tempête a commencé à se calmer et tous les passagers et leurs équipages, sauf un, ont débarqué indemnes à Naples.

De là, ils sont allés par la route, à travers toute l'Italie en France, jusqu'à Paris, où Grand-père attendait sa fille, et l'a emmenée pour la saison à Londres. Mes parents sont restés à Paris, où a eu lieu la naissance de leur fille aînée, Nathalie. Et avant l'hiver, ils sont retournés à Moscou dans la même dormeuse avec elle (la petite Nathalie) et une niania française, et ils se sont installés dans la maison des MESTCHERSKI, sur la place Sennaïa.

Pendant ce temps, la vie dans la maison de campagne ne souriait plus à la Princesse Hélène Vassilievna. En réfléchissant, on s'est souvenu qu'il y avait en Allemagne le Prince Kallist BIRON, qui s'intéressait particulièrement à elle. Il était recommandé par Lazare Akimovitch LAZAREFF, qui était marié avec sa soeur. Il n'était pas "Majorats Herr" (héritier du titre et du bien principal -BR) parce qu'il n'était pas le fils aîné de la famille, mais d'après LAZAREFF, il possédait une fortune confortable et un bon caractère. On a pris contact avec LAZAREFF, à la suite de quoi un nouveau prétendant à la main de la Princesse Hélène Vassilievna est apparu à Lotochino en été. Il était difficile de trouver un fiancé qui convînt moins bien. Son gentil visage et son caractère gai étaient à son avantage, mais en ce qui

concerne les intérêts supérieurs : aucun ! La poésie, la musique, les thèmes supérieurs que la jeune princesse aimait discuter, n'existaient pas pour lui. Il s'en est rendu compte, et il paraît qu'un jour, il est parti à pieds de Lotochino. Mais l'affaire avait été décidée. On lui a expliqué qu'il interprétait mal les sentiments de la jeune princesse envers lui, le mariage a eu lieu et les jeunes mariés sont partis à Berlin. Après un temps relativement court, le frère aîné est décédé subitement, et Kallist a hérité d'une fortune immense, et la vie de Tante Hélène s'est écoulée d'une façon très brillante, soit à Berlin, soit dans leur magnifique château « Polish Wartenberg » en Silésie, et quelquefois dans les autres capitales de l'Europe ou dans les villes d'eaux, selon son désir. Longtemps ils n'ont pas eu d'enfant, mais enfin leur bonheur fut comblé par la naissance d'un fils, Gustave, sur lequel s'est concentrée toute la tendresse et la fierté de la princesse.

Étant Comtesse BIRON, elle se tenait avec un tel tact et elle plaisait tellement à tout le monde, qu'après le décès de son mari, elle fut nommée Hofmeisterin (dame de compagnie) de la vieille impératrice Augusta. L'Empereur Guillaume 1^{er} l'appréciait beaucoup. Quand il est décédé, elle n'était plus en faveur à la cour de l'Empereur Frederich, malgré le fait qu'elle n'ait jamais prononcé une parole contre celui-ci ni contre l'Impératrice Charlotte. Mais quand j'étais chez elle à Berlin, j'ai bien remarqué que toutes les nouveautés introduites par le libéralisme de l'Impératrice Charlotte ne plaisaient pas à ma tante, ni non plus aux personnes de l'ancien temps.

Envers nous, elle est restée extrêmement aimable et bonne. Jusqu'à la fin de sa vie, elle est restée une orthodoxe fervente. Pour presque tous les services religieux, elle apparaissait à sa place toujours habillée d'une façon élégante, mais modeste. Le prêtre russe pouvait toujours trouver auprès d'elle un soutien à toutes ses demandes d'aide.

Ayant marié sa fille Hélène, Grand-père a considéré ses devoirs envers la famille terminés et il a décidé de partager ses propriétés entre ses fils. Il a gardé pour lui-même un capital et il a voulu partir pour vivre à Paris, qu'il aimait particulièrement. Il a décidé de laisser la propriété patrimoniale de Lotochino à mon père. Comme je l'ai déjà dit, Grand-père aimait ma mère, il était toujours très tendre envers elle, tout en regrettant que son fils bien-aimé ne se soit pas marié selon son choix avec une fiancée fortunée.

Il ne fallait pas le blâmer pour cela, ses affaires étaient depuis longtemps embrouillées, mais ce n'était pas de sa faute. En 1812, son père avait des fermages importants dans le gouvernement de Tver, et peut-être même dans le gouvernement de Moscou. Quand il y a eu l'invasion française, le gouvernement ne l'a pas soutenu et il a dû faire face à des dépenses énormes. C'est lui qui était mon arrière grand-père, le Prince Ivan Sergueïevitch. Il a été marié deux fois. De sa première femme (la Princesse TROUBETSKOÏ) il lui est resté un fils - mon Grand-père. Sa deuxième femme, (née VSEVOLOJSKAIA) était la célèbre Princesse Sophie Serguéïevna, très proche de la cour de l'Empereur Alexandre 1^{er}. Elle a survécu à son mari pendant longtemps ayant eu trois fils et deux filles*.

La fortune de la première femme, qui appartenait au Prince Vassili Ivanovitch, ne devait pas être responsable pour les dettes de son père, parce que Vassili Ivanovitch n'était pas encore majeur.

* Les enfants du Prince Ivan Sergueïevitch et de sa deuxième femme :

- Le Prince Nicolas Ivanovitch, marié à la Princesse TROUBETSKOÏ
Leurs enfants: Emmanuel, marié à la Princesse DOLGOROUKI et Catherine OUBRI qui eut une fille, Nelly GURNET.
- Le Prince Sergueï Ivanovitch, marié à la Princesse Alexandra Borissovna GOLITZINE (sans enfants)
- Le Prince Piëtr Ivanovitch, marié à Catherine Nicolaïevna KARAMZINE.
Leurs enfants: la Comtesse Catherine KLEINMICHEL, Nicolas, marié à la Comtesse PANINE Vovo.
- Les deux filles: Marie Ivanovna GONTCHAROVA et la Princesse Sophie Ivanovna MESTCHERSKI.

Mais par protection de la Princesse Sophie Sergueïevna, après la mort de son mari, c'est justement cette fortune qui a servi à payer les dettes. En compensation pour cela, il a reçu la fortune de sa belle-mère qui lui a donné en plus une certaine somme d'argent. Mais cette somme s'est révélée d'un beau rapport pour les demi-frères de Grand-père et surtout une charge de gestion lourde pour le Prince Vassili Ivanovitch lui-même.

Ainsi, Grand-père était obligé de supporter des dépenses énormes. Alors pour quelle raison, à cette époque et avec tout son sens de l'économie, a-t-il entrepris de construire toute une nouvelle propriété distante de dix-sept verstes de Lotochino ? J'ai déjà parlé de plusieurs membres de sa famille, mais je n'ai pas eu l'occasion de mentionner sa femme, Nathalie, ou plus exactement Charlotte Borissovna, née Baronne FITINHOFF, qui était la petite nièce de la Princesse LIVEN, la préceptrice préférée des enfants de l'Empereur Paul 1^{er} (c'est-à-dire Alexandre 1^{er}, Nicolas 1^{er} et leurs frères - BR).

Mon père et tous ses enfants ont conservé d'elle une mémoire très poétique et merveilleuse. En jugeant d'après les portraits, elle était très belle : un visage allongé, des yeux bleus, un nez fin un peu busqué. Il semble que mon père était ce qui s'appelle "tout en elle" (il lui ressemblait beaucoup - BR). Ses mouvements étaient naturels, mais particulièrement gracieux. Elle était connue pour sa nature douce et avait une bonne influence sur son mari coléreux. On a retrouvé ses lettres adressées à ses enfants, pénétrées d'un sentiment chrétien avec des conseils qui témoignent d'un tendre sentiment maternel. Le frère du Grand-père, le Prince Sergueï Ivanovitch était marié avec la Princesse GOLITZINE, qui était très riche. Elle était la soeur de la célèbre Tatiana Borissovna POTEKINE. Quand, les affaires furent très embrouillées, Alexandra Borissovna, craignant que mon Grand-père ne soit obligé d'interrompre les versements des annuités à ses demi-frères, lui a proposé de lui verser une grande somme d'argent et de gérer les affaires ensemble. J'ai vu un projet de surélévation d'un étage de la maison de Lotochino pour que les deux familles puissent vivre ensemble sans se gêner. Sergueï Ivanovitch n'avait pas d'enfants. Il avait un caractère tout ce qu'il y a de paisible et complaisant, mais sa femme le dominait complètement car elle était péremptoire et dure. Et c'est avec cette parente que devait vivre la délicate et calme Charlotte Borissovna, toujours avec la crainte d'un conflit entre son mari et sa belle-soeur. On raconte que très bientôt, elle a dit à son mari qu'il n'était pas possible de continuer à vivre ainsi : "tout pour ne pas cohabiter" (en français dans le texte -BR) et Grand-père a commencé à construire une deuxième résidence près du village Ocheikino (village avec église, mais il est possible qu'à l'époque ce ne fut qu'un petit village sans église -BR). Il a probablement choisi cet endroit à cause d'une magnifique petite rivière qui était vraiment splendide, mais le lieu était passablement humide. Grand-père n'a pas réfléchi longtemps. Il a convoqué tous les paysans de son domaine et le travail "s'est mis à bouillir". Les paysans sont venus avec leurs chevaux, ils ont nivelé le sol jusqu'à une profondeur d'un mètre (une archine et demie). Cela a formé un grand étang avec une île que nous avons toujours admirée. On a planté un jardin, puis on a bâti une maison, évidemment avec un bois d'une qualité exceptionnelle, et aussi beaucoup de dépendances.

Quand la Princesse Alexandra Borissovna a commencé à s'ennuyer à Lotochino, elle est partie dans une propriété qu'elle avait achetée en Crimée. Mais ma Grand-mère, Nathalie Borissovna était déjà tellement habituée à vivre à Ocheikino qu'elle a préféré y rester avec ses enfants. J'aimerais raconter un événement qui m'a été relaté beaucoup de fois et qui se rapporte à cette époque. Grand-père est parti d'Ocheikino à Tver pour affaire. En chemin, il s'est arrêté à Lotochino, où on lui a servi un dîner (en Russie, le dîner est servi à midi, et le soir un souper -BR). C'était en été, le temps des fraises, pour lesquelles le jardin de Lotochino était célèbre. Comme dessert, on lui en a servi tout un plat. Grand-père les mangeait toujours avec beaucoup de sucre. Il a couvert les baies d'une couche de sucre et il

en a mangé une grande cuillère. Il a trouvé que ce n'était pas suffisant et il en a ajouté ; puis il a mangé encore une cuillerée et dit au majordome : "Dis donc, ce n'est pas du sucre !" Le majordome a pâli et s'est mis à trembler car il s'est souvenu que dans l'armoire, il y avait de l'arsenic préparé pour empoisonner les rats. Grand-père n'a pas perdu la présence d'esprit. Il a envoyé chercher du lait et de l'huile de Provence (d'olives). Pendant qu'on les lui apportait, il marchait dans la salle en se demandant "suis-je mort, ou suis-je vivant ?" Puis il a bu une bouteille d'huile et, comme il le racontait, un seau de lait. Il éprouva des douleurs affreuses, des vomissements etc., mais il est resté vivant. Évidemment, il a ordonné de ne rien raconter à la Princesse à Ocheïkino. Elle était persuadée qu'il avait été retardé à Tver par ses affaires, mais quand, quelque temps plus tard, il est rentré à la maison, quand sa femme l'a vu, elle a poussé un cri et s'est évanouie en voyant combien il avait changé. "Et depuis lors", terminait-il son récit, "j'ai un combat de serpents sur la figure." Car effectivement, son visage s'est couvert de rides profondes.

La Princesse Charlotte Borissovna est décédée très tôt, quelques années avant le mariage de mes parents, et surtout dans des conditions tristes. Le 26 août était, il me semble, le jour de sa naissance. Cette année, le précepteur des enfants était un bon pyrotechnicien, qui a préparé pour ce jour un feu d'artifice. Et voilà qu'une des fusées s'est envolée et est tombée sur le toit en chaume d'une maison du milieu du village. Le toit s'est enflammé et le vent a chassé l'incendie dans le sens opposé de la propriété des maîtres, mais la moitié du village a brûlé. Grand-mère était désolée. Mais Grand-père, pour la consoler, lui a promis de construire les isbas "plus belles qu'avant et avant l'hiver". Le travail s'es "mis à bouillir". Grand-père a donné toutes les briques qu'il avait. Les maçons se sont mis à élever les murs, tous les serfs transportaient le bois de construction pour faire des hangars et des granges. Sous la surveillance intelligente du propriétaire, le travail avançait rapidement, et pour la fête de « Pokrov » (fête de l'Intersession) on a commencé la bénédiction des isbas. Et jusqu'à ce jour, nous avons la moitié du village en pierres et la partie la plus proche en bois. Mais le jour de la bénédiction, il faisait froid et gris. Grand-mère a pris froid, s'est mouillé les pieds et le soir même elle est tombée malade. Le refroidissement a dégénéré en inflammation des poumons et le 16 octobre, elle est décédée, à la grande tristesse de son mari et des enfants. Avant le décès, et je pense même, quand elle était déjà dans l'inconscience, on l'a convertie à l'orthodoxie, on l'a appelée Nathalie, on l'a confessée (par confession sourde, quand le malade n'entend plus rien - BR) et on lui a donné la communion. On l'a déposée derrière l'église et Grand-père fit entourer un espace relativement important avec une grille en fonte ornée de flèches, sur une haute fondation avec quatre poteaux en granit. Et au milieu on a érigé une grande croix orthodoxe russe dorée. La dorure était si bien faite que jusqu'à ce jour, la croix luit comme neuve. Voilà comment, dans les temps anciens, on faisait les choses solidement !

Maintenant y reposent nos chers parents, tous sous des croix de marbre semblables. Et le dernier propriétaire de Lotochino, mon cher frère Serge, décédé pendant la révolution, fut enterré dans un cercueil métallique à l'église Préobragenski, avec l'espoir d'être transféré plus tard à Lotochino. Mais Dieu seul sait s'il sera possible de le faire une fois.

Ainsi, ayant marié sa fille avec le Prince Biron, Grand-père a décidé de partager ses propriétés entre ses fils et de terminer sa vie dans le calme. Jusque-là, il a vraiment travaillé beaucoup. Outre une surveillance scrupuleuse de l'économie de ses propriétés, il inventait en permanence toutes sortes d'améliorations dont il avait entendu parler (il lisait peu), et avec une énergie farouche, il réalisait ce qu'il commençait. Il a proposé à mon père d'accepter la plus grande et la préférée des propriétés, Lotochino, mais qui était chargée de très lourds paiements annuels. Ma mère supplia son mari de ne pas prendre Lotochino, mais d'accepter une propriété plus petite, pourvu qu'elle soit libre de dettes et surtout exempte de relations financières avec les membres de la famille. Ma mère, bien qu'elle fût très heureuse avec son

mari, n'aimait pas Lotochino. Une activité contrainte de son mari sous la sévère surveillance du Grand-père, des complications entre les membres de la famille, une crainte permanente d'un propriétaire exigeant, tout cela pesait sur son coeur. Elle était habituée à une vie beaucoup plus modeste, mais pleine d'amour des uns envers les autres, et à l'admiration de leur mère, la Princesse Catherine Alexeïevna (fille du Comte MOUSSINE POUCHKINE - BR). Elle craignait ce qui arriverait selon ses pressentiments. Mais l'amour du Prince Boris Vassiliévitch pour son Lotochino natal, et le désir de ne pas déplaire à son père ont pris le dessus, et malgré ses demandes, leur vie s'est organisée ainsi ; en été, de mai à Noël, à Lotochino, et les autres mois à Moscou, dans la maison de la place Sennaïa. D'après le partage, cette maison fut attribuée au cinquième fils, le Prince Basile, mais mon père la lui racheta pour lui très bientôt.

L'oncle Alexandre Vassiliévitch, qui avait épousé la Comtesse Elisabeth Sergueïevna STROGONOFF, a reçu la propriété proche de Moscou, Pokrovskoïé, du district de Véréïsk. Oncle Ivan Vassiliévitch a reçu Mirolioubovo, du district de Patège, dans le gouvernement de Kursk. Le Prince Serge Vassiliévitch a reçu Ocheïkino. Pour le Prince Vassili Vassiliévitch, qui s'est marié avec la veuve Daria Porfirovna SEPIAGUINA, la maison de Moscou et une propriété en Crimée, justement sur une petite rivière qui coule à Yalta, près de la rue Ekaterinenskaïa. Et pour le Prince Nicolas Vassiliévitch, qui a épousé Capitolina Sergueïevna MALTZEFF, la propriété près de Penza.

Tout cela s'est passé avant ma naissance ou avant mon enfance. Au début, nous étions soignés par une niania expérimentée mais "étrangère". Mais ensuite, auprès de moi et de tous les autres enfants, nous avons eu notre chère niania Katia (fille du cuisinier Ilia Iouditch), que nous aimions de tout coeur, qui était intelligente, très honnête et surtout foncièrement dévouée.

Au printemps de l'année 1852, on nous a donné notre première gouvernante, Miss SPRING. C'était une fille assez jolie, très adroite, tout à fait inculte, mais élevée dans un esprit sévère de l'époque de la classe moyenne anglaise (gentry). Elle était très croyante et manifestait un très grand respect envers la moralité et les coutumes. Il y avait en elle beaucoup d'intégrité et de maîtrise. Très rapidement, elle nous a appris à bavarder en anglais, quant à moi, j'ai même appris à lire. Elle nous habillait comme des poupées. Elle faisait de belles boucles avec mes longs cheveux blonds et on ne peut pas ne pas se souvenir avec reconnaissance de ce qu'elle exigeait de nous une véridicité et sincérité. Elle nous punissait sévèrement pour le moindre écart de la vérité, même une « biaiserie ». Cela est rentré dans notre chair et notre sang et nous étions toujours très indignés quand nous remarquions que les autres enfants mentaient ou niaient auprès des personnes âgées ce qu'ils avaient évidemment commis. Mais il faut reconnaître qu'elle était emportée, et quand elle se fâchait, elle nous faisait si fortement, que nous la craignions. Très rapidement, elle s'est plu à Lotochino, où vraiment tout le monde vivait librement et gaiement. Un jeune et bel officier est entré chez nous comme intendant. Il était propriétaire d'une petite ferme près de Tver. Il était haut de taille, brun, très vif et causant. Il s'appelait Alexandre Vassiliévitch NAZIMOV. Sa femme s'appelait Hélène Gavrilovna - on disait Gavarilovna (ce qui veut dire en russe qu'elle parlait en permanence - BR). Leur fils, Vassen'ka (diminutif de Vassili) et leur fille Nade'ka (diminutif de Nadège), bien mignonne, jouaient un rôle important dans notre enfance. Le docteur Kasimir Ivanovitch, un polonais qui, probablement, faisait la cour à Miss SPRING, le pharmacien, Anton Stanislavovitch, qui dansait admirablement la mazurka et d'autres se réunissaient lors des soirées chez les NAZIMOV, et Maman, dans sa bonté, ne refusait jamais à Miss SPRING le plaisir d'assister à ces réunions. Quant à moi et mon frère, quand elle nous mettait au lit avec impatience et partait avant d'attendre que nous soyons endormis, nous avions terriblement peur de l'obscurité et de la solitude dans notre chambre, qui était éloignée dans l'étage supérieur. Et voilà qu'un jour, sous l'influence de cette angoisse, nous avons pensé: "et si tout d'un coup; un " moujik noir grimpait par la fortotchka !" (en Russie,

pour faire face au froid, de l'hiver, les vitrages étaient doubles et en plus on collait les joints avec du papier pour que la fenêtre soit étanche. mais on laissait un petit vasistas pour aérer la chambre, c'est ce que l'on appelait "fortotchka" - BR). Cela nous a semblé si terrible, qu'en oubliant tout, et en grimpant par-dessus les filets de protection de nos petits lits, nous avons couru pieds nus sur le palier et, en nous penchant par dessus la rampe de l'escalier, nous avons commencé à appeler au secours les filles qui bavardaient dans leurs deux pièces de service en bas. Elles ont eu si peur "que le Prince l'entende", que l'une d'elles s'est précipitée chez nous et une autre a couru chez NAZIMOV. Et qu'est-ce que nous avons pris quand, quelques minutes plus tard, est apparue Miss SPRING ! Elle nous a probablement passé une belle raclée - c'est comme si c'était maintenant que cet épisode me revient.

Environ deux ans plus tard, elle a eu, je ne sais pas pourquoi, une maladie des yeux et elle est repartie en Angleterre. Mais encore avant son départ, nous avons fait un voyage à Petersbourg avec Maman et elle. Mon Grand-père habitait sur la Perspective Nevski, au-dessus de la pâtisserie Vallé. Le chemin de fer Nikolaïevskaïa venait d'être inauguré (celui qui relie Petersbourg à Moscou, 600 Km - BR) Je me souviens très bien de ce premier voyage en chemin de fer. Un wagon de première classe, bien confortable et bien chauffé, éclairé la nuit par des lanternes, avec des rideaux en soie bleue. Maman, Miss SPRING et Tante KARAMZINE assises dans des grands fauteuils, et mon frère et moi-même, on nous a couchés sur des coussins entre elles. Tout cela nous paraissait comme un enchantement après le "vosok" (c'est-à-dire un carrosse sur traîneaux où l'on étouffait et où l'on avait souvent le mal des traîneaux - BR) dans lequel on nous transportait par cahots et congères de Lotochino à Moscou.

Mais cette année 1854; on a amené mon frère et moi-même à Petersbourg, comme je l'ai compris maintenant, pour faire faire notre portrait par le célèbre aquarelliste GAOU. Nous allions avec Miss SPRING pendant plusieurs matinées dans son studio situé, autant que je me souviens, sur le Nevski également. Combien de fois, je ne me le rappelle pas, mais cette aquarelle est une des meilleures de cet artiste.

Je me souviens parfaitement de notre séjour chez Grand-père et de son appartement. Il nous a probablement cédé sa chambre à coucher, une grande pièce par les fenêtres de laquelle nous regardions les troupes qui passaient sur le Nevski et l'animation devant le Gostinny Dvor (la cour des commerçants, actuellement un grand magasin -BR). En montant quelques marches de la salle à manger, on accédait aux deux chambres de la Tante Sophie Ivanovna, et plus loin habitait son neveu préféré, Oncle Nicolas MESTCHERSKI, élève dans une école militaire. Et voilà qu'une fois il y a eu un grand tumulte : Grand-père criait sévèrement et se fâchait, tout l'appartement s'est rempli de fumée et de puanteur. Il se trouve que c'est l'oncle, qui, avec ses camarades, a fait des expériences de chimie et a failli incendier tout l'appartement. Je me souviens aussi de mon émerveillement quand j'ai vu ma mère qui avait une magnifique robe en soie "couleur oreille d'ours" (en français), avec un bonnet bleu ciel. On nous a emmenés pour nous habiller, et voilà que mon frère Boris a grimpé sur un grand cheval à bascule, maladroitement il a roulé sur le plancher et quand on l'a relevé, il avait une grande bosse sur le front. Cela est arrivé plusieurs fois, mais cette fois, tout le monde s'est agité, et de se disputer, et finalement, je fus seule à partir avec ma mère quelque part. En arrivant, Maman a révisé ma tenue, elle a arrangé mes boucles et on nous a fait monter "sur une machine" (un ascenseur - BR). C'était le palais du Prince d'OLDENBOURG et nous sommes entrées dans le salon de la vieille Princesse Thérèse, qui a fait de suite appeler une petite fille à peine plus âgée que moi-même. C'était leur deuxième fille, Catherine (Petrovna), qui m'a emmenée dans une galerie vitrée où étaient ses frères, l'aîné Alexandre Petrovitch, deux cadets, Grégory et Constantin, et la toute petite Thérésia et l'important pour moi, c'est qu'il y avait un grand nombre de jouets magnifiques, que ces enfants me présentaient. J'ai oublié tout au monde, et on a dû insister pour m'emmener quand la visite de ma mère à la

Duchesse s'est terminée.

Je voudrais aussi raconter une autre visite chez les OLDENBOURG, cette fois à l'occasion d'un bal pour enfants. C'était l'année du couronnement d'Alexandre III. L'été de cette année a commencé par un événement triste. Dès que nous avons déménagé à Lotochino, on a commencé à préparer les chambres pour les enfants de l'oncle Serge MESTCHERSKI, c'est-à-dire pour ceux d'Ocheïkino, comme nous les appelions. On a dépisté une maladie de cœur sérieuse chez leur père et on lui a conseillé de partir sur l'île Arensbourg pour des traitements de boue. Sa jeune et charmante femme est évidemment partie avec lui et il a été décidé de laisser à Lotochino leurs enfants, deux filles de quatre et deux ans et un bébé, Vassen'ka (diminutif de Vassili), parce que les relations entre les deux familles étaient tout ce qu'il y a de cordiales. Les enfants sont arrivés avec tout un personnel de service et une niania aussi grosse qu'importante, qui était toujours suivie par une femme de chambre portant un tas de châles et de mantilles en duvet doublées de soie rosé "pour mettre sur les petites princesses si le vent se mettait à souffler". Notre niania Katia, qui était très intelligente, avait une appréciation ironique de ces "façons" Quant à nous, on aimait bien jouer gaiement avec nos cousines, malgré le fait que les nouvelles reçues fussent loin d'être encourageantes. Et au milieu de juillet, notre oncle est sorti une fois pour se promener au bras de sa femme à Arensbourg, et tout d'un coup il a jeté un cri, il a mis sa main sur le cœur et il est tombé inanimé.

Nos parents, ayant reçu cette nouvelle par la poste, se sont empressés chez Tante Macha à Moscou, où on avait transporté le corps de son époux. Le chagrin était tel qu'il n'était pas possible de la laisser seule. En plus, la date du couronnement approchait et notre père avait un grade à la cour. NAZIMOV a reçu des instructions d'emmener tous les enfants jusqu'à Kline et de les mettre dans un wagon pour Moscou. Le voyage jusqu'à Kline dans de grands carrosses est resté très clair dans ma mémoire. Le temps était magnifique, la route unie, les chevaux trottaient gaiement, les cochers et les forresters (celui qui est à cheval en avant - BR) sifflaient de temps en temps. Quelques fois on s'arrêtait entre les stations car on était partis en avance. NAZIMOV, bien gaiement, nous offrait des branches, des pommes, des tournesols, il plaisantait avec les filles et les niania, puis se mettait à nouveau dans son cabriolet et nous continuions la route comme si c'était une promenade et non pas un voyage. Les enfants de Ocheïkino ont été amenés directement chez leur mère, dans leur grande maison du Dévitchié Polié. Une fois, j'y étais, et j'ai eu bien peur dans une grande salle dans laquelle il y avait de grandes caisses. Je pensais que dans l'une de ces caisses est probablement Oncle Serge. Il faut dire que dans les temps anciens, on ne parlait pas beaucoup devant les enfants. Par exemple on ne parlait jamais des enterrements, et nous avions des notions bizarres de toutes sortes de choses, mais nous n'avions pas le droit de poser des questions, ce qui évidemment n'était pas bien.

Je me souviens très bien du couronnement, plus exactement de la procession qui partait du Palais Petrovski jusqu'à Moscou. Nous étions sur la rue Tverskaïa, en face du club anglais, dans le jardin occupé par les POUCHKINE, où l'on a aménagé des tribunes au-dessus du mur. Les enfants étaient assis devant, et nous savions qu'à l'apparition de la procession, il fallait crier "hourra!" mais nous avons tout oublié quand nous avons vu paraître un équipage "en or" avec le "Ober-Ceremoniemeister" portant un bâton-sceptre, comme dans un conte de fées. Mais quand nous avons vu, parmi les cavaliers, notre père qui, comme les autres, portait l'uniforme brodé d'or et qui chevauchait son Sokol moreau, et que tous les autres enfants ont aussi reconnu le leur, nous avons atteint une telle excitation admirative, que nous avons crié et hurlé un "Hourra" qui s'entendait tout le long de la rue. On a eu de la peine à nous calmer quand la procession fut terminée.

Ce qui m'a impressionnée surtout, c'est un petit carrosse en verre et or avec l'impératrice veuve (de Nicolas 1^{er}) et assise à côté d'elle, une petite fille, la Grande Duchesse Maria Alexandrovna. L'impératrice faisait des signes de tête à droite et à gauche, mais son visage était très triste, comme plusieurs personnes l'ont remarqué plus tard. Je me rappelle aussi le convoi brillant de l'empereur, les cris du peuple et les sons des cloches des églises.

En plus, nous sommes allés avec Grand-mère pour voir la festivité populaire et l'illumination, mais c'était loin d'être gai. Nous avons suivi pendant plusieurs heures une file interminable de voitures au pas, et avec des arrêts fréquents. Grand-mère, qui avait toujours peur d'une accumulation d'équipages, s'inquiétait beaucoup, "pourvu qu'il n'arrive pas quelque chose" et cela m'était pénible. Finalement, nous sommes arrivés dans le quartier Lefort, chez les OZEROFF, au corps des cadets. Là, on nous a entourés et on racontait quelque chose avec excitation. Il se trouve que ce jour-là, rien n'a réussi. On avait préparé pour le peuple des tables sur lesquelles il y avait des boeufs entiers, des moutons et des veaux rôtis, sans parler des volailles. Mais on a commencé à préparer tout trop tôt. La viande a eu le temps de s'abîmer, le pain et les gâteaux se sont mouillés sous la pluie. Pour camoufler cela, soi disant à titre d'essai, on a levé les drapeaux en signe que les gens pouvaient accéder aux tables. Le peuple s'est précipité sur la nourriture et quand la famille du Tzar est arrivée, tout était déjà ramassé, les tables cassées, le vin bu. Sur le champ de Mars, il n'y avait qu'une grande foule en liesse, déchaînée. Le feu d'artifice n'a pas réussi non plus, et on disait que l'empereur était parti très mécontent et fâché.

C'est à cette époque que je fus invitée avec mon frère à un bal chez les OLDENBOURG. Évidemment je n'avais jamais rien vu de pareil avant ce jour. Une grande salle bien éclairée, avec une grande quantité de personnes en uniformes brillants, les dames avec leurs bijoux et diamants, et au milieu, un grand nombre d'enfants. Mais je ne me suis pas troublée et je me promenais parmi eux. Pour le quadrille, je fus invitée par un garçon en uniforme "mais je ne sais pas danser" lui ai-je avoué. "Ça ne fait rien, on nous apprendra!" et effectivement, un officier s'est placé derrière nous, nous disant ce qu'il fallait faire. Plus tard, Maman m'a dit que j'ai dansé avec le fils de l'empereur, le (Grand-duc Wladimir Alexandrovitch) et celui qui nous dirigeait était son précepteur. Et mon frère Boris a raconté qu'un officier "lui a demandé comment il s'appelait. Je suis MESTCHERSKI" répondit-il et ça c'est OBOLEKSKI" (son cousin, avec lequel il se tenait depuis un certain temps). La réponse était réussie parce que cet officier était l'Empereur lui-même et il se souvenait de la Princesse MESTCHERSKI, née OBOLENSKI et il a eu une réflexion favorable au sujet du petit garçon qui a apparemment attiré son regard par sa beauté.

Je me souviens aussi d'une petite fille, assise dans un fauteuil, avec un visage triste. On lui a mis des boucles d'oreilles avec de grands diamants, ce qui faisait mal à ses petites oreilles. Ce sont des détails qui s'incrument dans la mémoire enfantine et persistent pour toute la vie.

Je reviens aux souvenirs de notre chère enfance, de notre première adolescence et de Lotochino, que nous adorions ainsi que notre père. Ordinairement, c'était au début du mois de mai, quand les routes ont séché et sont devenues carrossables ; en se réveillant le matin, on voyait dans la cour de notre maison de Moscou une multitude de télègues (chariots de paysans), des chevaux, des moujiks, on entendait des cris joyeux : "le convoi est arrivé". Les femmes de chambre, les laquais et nous tous étions dans un délire. La plupart des coffres avaient déjà été remplis. Ils s'amoncellent rapidement sur les charrettes. Une quantité inimaginable de caisses et de baluchons arrive dans la cour. On pourrait penser que nous déménageons dans le désert et non pas à Lotochino, qui est une "coupe pleine".

Une fois, Maman a fini par s'indigner de la quantité de choses et en désignant de son doigt minuscule une énorme caisse au couvercle cloué, mais qui n'était pas encore chargée, a

demandé "Mais qu'est-ce qu'il y a dans cette caisse ?" "Mais, Votre Altesse, c'est le Kiotte (armoire dans laquelle on mettait les icônes - BR) de Anicia Véniaminovna (une des laveuses). Pour rien au monde elle ne le laisserait ici !" Pourtant elle a fini par se laisser persuader de n'emporter que deux icônes et de laisser le reste à Moscou, ce qu'elle a exécuté avec indignation et le sentiment d'être insultée.

Quelques jours plus tard, nous partions jusqu'à Kline ou jusqu'à Tver selon l'état des routes, et Mon Dieu ! ce que c'était merveilleux de quitter la gare du chemin de fer à l'aube dans un grand carrosse attelé avec six chevaux ! Les forreitiers (les cochers qui chevauchaient en tête - BR) sifflotaient joyeusement. Les chevaux, les cochers et même nos coeurs étaient pleins de joie. Et voilà que l'on pouvait observer, du sommet de la petite colline Khili, l'église de Lotochino, avec son clocher qui faisait notre admiration et notre fierté. Les larmes nous mouillaient les yeux. Tout le monde se signait mais l'église re-disparaissait quand on descendait dans la vallée, où la route était très mauvaise. On avait l'habitude de se rappeler comment le Prince avait sauvé un moujik qui se noyait avec sa charrette. Ensuite, à gauche, il y avait le bosquet de Vassili, où il y avait quelques fois une telle quantité de bolets, comme nulle part au monde ! Après ça, commençait l'allée Alexandrovskaja, qui arrivait jusqu'à notre jardin. Les chevaux commencent à courir plus gaiement, les cochers lancent des cris joyeux et voilà que nous arrivons fièrement sur la "pente douce" sous l'avant-toit de notre perron. D'abord c'est Maman qui descend de son petit carrosse, puis nous, les enfants, et ensuite le cabriolet avec les femmes de chambre. Nous voilà arrivés! On entre dans la maison. Après celle de Moscou, elle nous paraît énorme. Une salle magnifique, le salon, la bibliothèque et enfin nos deux grandes chambres pour enfants. Plus tard, la première fut aménagée pour moi et ma soeur et l'autre pour les plus jeunes. Tout est si cher à nos coeurs, nous plait tellement! Les parquets brillent. Un parfum de lilas et de jasmin parvient du jardin. Et le balcon! Y en a-il un plus beau dans le monde? Avec une multitude de plantes qui montent jusqu'au toit de l'orangerie. Les deux côtés sont formés par les ailes de la maison et devant, une prairie avec des tilleuls bien développés, des érables, des épicéas et deux énormes buissons porteurs de baies, sur lesquels se tenaient fréquemment des oiseaux d'un jaune clair. Ils nous paraissaient tout à fait tropicaux.

Les parterres de fleurs n'étaient qu'en état d'aménagement. Dieu merci, tout l'été est encore devant nous. Mais dans le parc, c'est encore passablement humide. On sait quel petit chemin ne doit pas être suivi pour ne pas faire de chagrin à Pal Palitch, le jardinier un peu simplet qui pendant toute sa vie balayait ces petits chemins et qui craignait que "le prince n'ait l'idée de passer dans le parc et trouve qu'ils ne sont pas en ordre". Mais jusqu'à l'automne avancé, tout était toujours en ordre. Et en hiver, Pal Palitch toute la journée portait du bois de chauffage et le déposait dans les endroits indiqués dans toute la maison. On ne sait pas pourquoi il était lettré, et il expliquait que c'était la Sainte Vierge elle-même qui lui avait enseigné la lecture pendant qu'il dormait, quand quelqu'un lui donnait cinq kopeks, il partait en sautillant dans une boutique pour s'acheter du tabac à priser et quelquefois il buvait, mais pas beaucoup, et avouait son secret que quelqu'un l'avait regalé. mais si on lui demandait qui, il faisait une mine très maligne et ne trahissait jamais ce secret.

Bientôt on organisait les promenades, les leçons, les sorties en voiture. Les voisins apparaissaient et, commençaient "nos dimanches". Des réjouissances, il y en avait sans fin! Plus tard, quand nous avons grandi, il y avait évidemment des amourettes, mais qui n'aboutissaient pas à quelque chose de sérieux. Nos voisins préférés étaient les «Ocheinkinskis», c'est-à-dire la famille de feu Oncle Serge MESTCHERSKI, les KLOUSSOVSKI, aussi MESTCHERSKI, la famille de l'Oncle Basile marié avec la veuve de SIPIAGUINE et les enfants SIPIAGUINE, les GONTCHEROFF, dont la mère était aussi née MESTCHERSKI, Marie Ivanovna, soeur de Grand-père. Ils étaient de notre âge. Pendant toute mon enfance, je fus très amie avec Sonia et son frère Volodia, qui était d'une année plus

âgé que moi. C'est surtout avec lui que j'aimais danser le quadrille et la mazurka, et son frère aîné, Sacha, je l'aimais aussi. Nous avions une crainte permanente « Et si tout d'un coup ils ne revenaient pas ! » Mais ils revenaient, car eux-mêmes y tenaient beaucoup. Ils arrivaient dans une voiture attelée de quatre chevaux moreaux, avec leur instituteur, Albert Christianovitch REIMAN, un grand « boute entrain » (en français), et la charmante petite gouvernante, Olga Nicolaïevna VOLKOFF. Dès le matin, ils nous envoyaient leurs chevaux de selle. Mais nous étions encore trop jeunes et, comme disait notre mère, le rôle primordial des jeunes premiers était toujours exécuté par un précepteur ou une gouvernante, ou un des docteurs. Quant à nous, nous sautions de joie parmi eux. A cette époque, nous avions notre chère Miss BROWN, que tout le monde aimait. Elle est entrée dans notre famille quand j'avais à peine neuf ans et elle s'est si bien adaptée chez nous qu'elle est devenue "comme la nôtre". On peut dire que je l'ai aimée passionnément. Son attitude envers Lotochino était aussi fervente que la nôtre, elle n'admettait aucune critique. La seule chose que je n'approuvais pas dans son comportement, c'est qu'elle aimait mon père plus que ma mère. Mais à l'époque, Maman n'aimait pas tellement Lotochino, et il est possible que cela ait influencé l'anglaise, notre Niania Katia et les autres. Elle (Maman) trouvait que c'était affreux que la maison, par sa façade principale donnât sur une place commerciale, que le lieu fût très plat et comme elle disait, sans aucune vue, "pas d'accident de terrain" (en français) quant à nous, nous trouvions tout magnifique et la vue de la montagne Katouninskaïa par-dessus la rivière sur l'église, la fromagerie et les habitations des prêtres, cette vue était admirable.

La plus grande affluence de voisins était chez nous le 24 juillet, fête de notre père (St Boris), et le 6 août, fête paroissiale avec une foire de trois jours et de grandes réjouissances. Les dames préparaient leurs meilleures robes pour ces jours. On faisait quelquefois venir une musique militaire et quand nous avons grandi un peu, on arrangeait des spectacles, des tableaux vivants et toujours des illuminations. Même les voisins éloignés arrivaient pour ces jours là et les frères de Maman profitaient de l'occasion pour faire plaisir à Grand-mère par leur arrivée. Ils apportaient une énorme Sterlet ou bien un Oscière (deux espèces d'esturgeons - BR) mais nous, les enfants, ne le savions pas. Les enfants prenaient leurs repas en avance, avec quelques invités des plus modestes, quant aux gouvernantes, elles dînaient évidemment avec les grands et, Dieu sait combien nous profitons de cette liberté pour nous réjouir pendant ces deux heures sous la surveillance de notre bonne Niania Katia. Personne ne faisait rien de blâmable, mais la liberté était douce et nous courions dans tout le parc. On faisait une visite à la "petite mère" de notre Niania, qui était particulièrement occupée, car sa fonction comprenait les soins de nourrir les cochers des visiteurs avec des pirojkis et des vatroujkis (petits pains fourrés et tartes au fromage blanc - BR) Elle en avait des tas, mais nous n'en voulions pas parce que c'était après notre repas. Et on partait courir plus loin. Plus tard, évidemment, on n'aurait pas laissé passer un dîner. Au contraire. Il était connu à l'avance qui serait à côté de qui "par hasard". Et comme c'était bien ! Il y avait évidemment pas mal de sentiments amoureux, mais qui finalement n'ont rien donné. Mais cela aurait pu arriver. Ce n'était pas inscrit dans le destin.

Outre les parents, nos voisins étaient les EILER, CHAKHOVSKOI, REUMER, et plus tard, les TROUBETSKOI, les PONOMAREFF, les DAVIDOFF et toujours, les NAZIMOFF, qui après nous avoir quittés, sont restés nos amis. Marie REUMER était ravissante. Une fois elle a joué avec mon frère Boris "Une tasse de thé" d'Octave Feuillet, d'une façon qui nous a paru parfaite. Elle était, comme toujours, animée, gaie et élégante, lui, haut de taille, beau et pour la première fois en frac ; et tout d'un coup, elle a laissé passer une réplique qui, pour lui, ressortait particulièrement. L'effet n'a pas eu lieu, les paroles se sont embrouillées et Boris s'est tellement fâché, qu'il n'a pas invité Marie à la mazurka, qu'il aurait dû évidemment danser avec elle. Il l'a dansée avec une mignonne Alevtine POZDNIAKOFF, fille d'un des voisins éloignés. Nous étions tous "en consternation" (en français) car on aimait Marie REUKER, et la soirée fut un peu gâchée pour nous. En général, tout le monde

reconnaissait que l'on se réjouissait surtout pendant nos soirées, parce qu'il y avait de la liberté et de la place pour tout le monde.

Beaucoup de personnes restaient pour la nuit, et le lendemain, de nouveau on se promenait, jouait au croquet, puis il y avait un déjeuner copieux après lequel, petit à petit, les invités partaient, mais non sans avoir convenu où et quand on se rencontrerait pour des répétitions, des pique-niques, ou tout simplement sur invitation chez les voisins. Mais avant cette nouvelle réjouissance la vie reprenait son cours habituel. Le matin on avait des leçons et plus tard, on étudiait les langues et même, on traduisait des romans, selon le conseil de notre père, ce qui était une loi pour nous.

Pendant les matinées, on ne lisait jamais, mais seulement après le déjeuner et après une promenade à cheval ou à pied avec nos frères ou quelqu'un de nos parents invités. Tout cela on l'entreprenait plutôt en automne, et en été c'est seulement après le dîner qu'on partait loin, et pendant le jour on se promenait dans le parc, où il y avait notre magnifique "Allée d'Alexandre" dans laquelle on pouvait marcher après n'importe quel mauvais temps, et cela parce que le chemin fut réalisé avec grands soins. C'était encore aux temps de la Princesse Sophie Sergueïevna MESTCHRSKI, en 1826, au dernier passage à travers la Russie de l'Empereur Alexandre 1^{er}. Il a donné l'ordre que l'itinéraire soit organisé de façon à passer une journée à Lotochino. La Princesse Sophie Sergueïevna est venue à sa rencontre. L'empereur fit arrêter l'équipage, descendit de la calèche et marcha avec la Princesse jusqu'à la maison. Après cela, la Princesse donna l'ordre de transporter la clôture jusqu'à l'endroit de leur rencontre et depuis ce jour, ce tronçon de l'allée fait partie de notre parc et la route jusqu'à la maison fut tracée un peu à droite, entre l'orangerie et les écuries. On racontait que dans toute la largeur de l'allée, la terre fut enlevée jusqu'à une profondeur d'une archine et demie (un mètre) et remplie de sable et de débris de briques cassées. Cent années se sont écoulées, mais l'allée est toujours sèche et bien damée. C'est que dans l'ancien temps, on faisait les choses à fond jusque dans les détails. (Ma Grand-mère ne dit pas que l'on appréciait cette allée parce que partout ailleurs il y avait beaucoup de boue - BR)

C'est donc dans cette allée que nous jouions au croquet avec un emportement courant à cette époque. Il n'y avait qu'une chose qui était mauvaise, c'est que pendant ces jeux on se disputait toujours, tandis que pendant que l'on jouait au tennis personne ne se fâchait. Cela prouve que cela dépend du jeu, et non pas de nous.

Je me souviens comme la Princesse KOURAKINE, qui était la préceptrice du Tzarévitch, jouait chez nous. Le jeu s'est prolongé jusqu'au soir, de sorte qu'il fallait tenir une lanterne devant les arceaux pour que l'on puisse voir dans quelle direction il fallait envoyer la boule. Finalement leur partie était presque gagnée, mais le dernier coup du jeune commandant SCHRENK a dérapé, et la boule est partie de travers. La partie fut perdue. La Princesse s'est tellement fâchée qu'elle a jeté son maillet à la tête du pauvre SCHRENK bien confus. Il est vrai qu'elle s'est mise à rire quelques instants plus tard, et nous tous l'avons pris en plaisantant, mais n'empêche que la première réaction était sincère et exprimait une déception insupportable. Et que pensaient les cochers quand après avoir avancé les équipages, ils attendaient pendant des heures devant le perron, pendant que les grandes personnes respectables faisaient rouler des boules sur le chemin et lâchaient des cris de joie et d'indignation !? C'est affreux !

Quant à nos oncles, ils étaient des joueurs d'échecs passionnés. Ils restaient assis à jouer pendant des heures. Une fois, même, ils ont dû écrire une lettre à Grand-mère pour s'excuser de ce qu'ils étaient venus pour passer une semaine avec elle, et au lieu de cela, ils ont passé tout le temps à jouer aux échecs. Plus tard, quand on habitait déjà à Tver, ils faisaient la même chose, mais ils jouaient déjà à quatre : les Princes Alexis et Igor BOLENSKI,

ROBERT, directeur du lycée et le diacre de l'église de la Résurrection. Une fois, ils sont restés à jouer jusqu'au matin et on a entendu au dessous de la fenêtre la voix de la diaconesse (la femme du diacre - BR) "Père diacre, père diacre, on va bientôt sonner la cloche des matines, et toi tu joues toujours !"

Quand j'avais quinze ans, on a décidé, je ne sais pas pourquoi, que Miss BROWN n'était pas capable d'achever mon éducation. On a pris une Suissesse très intelligente, parlant un français parfait, érudite, même savante, mais Mon Dieu, comment pouvait-on D'abord elle n'était pas croyante. Elle s'est mise à étudier de suite avec moi les théories de tous les philosophes (évidemment seulement les français et les allemands du 18^è siècle) et comment pouvais-je avec mon tout petit esprit les comprendre ? Ils me paraissaient tous simples et logiques, mais ma foi qui n'avait jamais été soumise à la tentation a chancelé. Je me sentais franchement mal à l'aise et, dans mon esprit les pensées se brouillaient à cause de toutes ces réflexions et ces doutes. De plus, je n'ai pas osé l'avouer et je le subissais en silence. Si en ce temps-là quelqu'un alors... mais non, rien ne m'aurait soulagée. Beaucoup plus tard, après de grandes épreuves spirituelles, je me suis reconstitué, plus exactement je suis retournée à notre foi orthodoxe, mais cela n'était plus la même chose et cette simple foi qui imprégnait la personnalité de notre chère Miss BROWN était pour moi perdue à jamais.

Au début du printemps 1865, nous avons reçu une lettre de notre tante POTAPOFF, qui proposait de me prendre avec elle pour faire un voyage à l'étranger, où elle allait pour faire une cure à Baden. Pendant que la question se discutait, j'étais au comble de l'excitation et ensuite enchantée quand Maman a consenti à me confier à ma tante pour quatre mois.

Maman m'a accompagnée jusqu'à Vilna, où mon oncle POTAPOFF était alors gouverneur général. C'était l'époque des courses hippiques - très animées. Je me sentais très mal à l'aise parmi un grand nombre de fonctionnaires attribués au gouverneur général qui était absent. Il y avait une masse de polonais et de polonaises très aimables, mais tellement différents des voisins que j'avais connus, et même des moscovites. Il y avait une personne qui me plaisait beaucoup. Il était notre parent éloigné, DOKHTOUROPP, qui faisait la cour à une demoiselle que j'enviais beaucoup. Plus tard, je l'ai rencontré encore une fois, et j'aurais pu devenir amoureuse, car il avait beaucoup de succès auprès des femmes, mais il faut penser qu'il a eu pitié de moi à cause de ma simplicité et il ne flirtait pas avec moi, de sorte que "cette flamme s'est éteinte faute d'aliment" (en français).

Quelques jours plus tard, nous avons pris congé de ma mère, nous avons traversé la frontière et nous sommes arrivées devant la grande gare d'Eidkunen. Ici, les garçons de service, servait du café au lieu de thé, et la grosse allemande dans la chambre des dames qui revenait en permanence au tricotage d'un bas, plus tard, les champs soignés impeccablement, les maisons bien nettes avec des toitures en tuiles - tout cela était nouveau pour moi ; et les vaches allemandes ! et l'herbe allemande !

Nous avons traversé Berlin à cinq heures du matin et vers la soirée nous nous sommes trouvées dans la petite ville tranquille de Soden, avec son unique hôtel-restaurant des frères Kolosseus, où tout le monde prenait ses repas. Il y avait une multitude de maisons de pension, couvertes jusqu'au toit par des rosiers grimpants routes, jaunes, blancs et rosés. Tout m'intéressait - le matin il fallait boire l'eau au son d'un orchestre tout à fait honorable, puis des promenades et le soir des sorties en équipages. On a même organisé des cavalcades, ce qui était pour moi le comble du plaisir. Mais pour les soirées dansantes dans l'hôtel Kolosseus, qui faisait aussi office de casino, ma tante ne m'emmenait pas. Nous avons trouvé des connaissances, même dans notre pension - la jeune veuve FRENCH avec deux charmants enfants. Puis sont arrivés les NETCHAIEFF (qui n'étaient pas encore Maltseff) Yourii Stepanovitch et ses deux soeurs qui étaient très gentilles envers moi, et leur oncle,

Ivan Serguéïévitch MALTSEFF.

Ce dernier s'est tellement attaché à moi qu'il se promenait avec moi et étonnait tout le monde parce que malgré son avarice, il m'achetait de menus cadeaux. "Est-ce que tu voudrais l'épouser ?" m'a demandé une fois ma tante, "tu serais immensément riche, tu pourrais voyager et faire beaucoup de bien aux autres." Je me suis mise à rire, mais après cette conversation je ne tenais pas à me promener avec lui. Depuis cet été, les NETCHAIEFF ont toujours vécu avec lui, et quinze ans plus tard, cet oncle leur a laissé son énorme fortune moyennant quoi elles devaient ajouter son nom au leur. Bientôt, "mon Grand-père, le Prince Vassili Ivanovitch est arrivé aussi à Soden et s'est installé près de nous. Nous avons souvent fréquenté les GRIMM. Il était le fils d'un savant allemand, élevé de façon à ce qu'il puisse devenir un précepteur d'un de nos Grands-ducs. "Kosta", comme ces allemands appelaient leur fils, me faisait la cour. Je faisais des promenades à cheval avec lui et LEONTIEFF qui était marié à une dame charmante.

Une fois nous sommes sortis en compagnie de Grand-père, qui était en voiture avec Miss FRENCH, qu'il aimait accompagner. C'était la première fois que ma tante me laissait partir sans elle. Et voilà que nous avons tourné quelque part et perdu la voiture et nous nous sommes effarés. Quand nous sommes retournés au trot vers Soden qui s'endormait, il était seulement onze heures. Mais cela a intrigué tout le monde. Le lendemain, on disait que la veille au soir, quelqu'un avait enlevé une princesse russe. Quant à moi, j'ai subi une sévère remontrance de ma tante.

Évidemment, Soden, comme je l'ai compris maintenant, était un petit lieu particulièrement ennuyeux, mais à cette époque il me plaisait beaucoup et j'ai conservé des souvenirs très agréables des six semaines que nous y avons passé.

De là nous sommes allées à Tegernsee, où habitaient les amis de ma tante, la Comtesse APRAXINE et son frère, LADMIRSKI. Quant aux filles APRAXINE, Sandra, Sonia et Mâcha, et leur petit frère Vooy, ils étaient tous charmants et je me suis bien entendue avec l'aînée, Sandra, qui était déjà presque adulte. J'ai aussi beaucoup admiré la fille de notre ambassadeur OZEROFF. Effectivement, avec sa légère robe d'été et son grand chapeau de paille, elle était ravissante et me paraissait comme "la fée de l'été". Mais elle avait un frère qui me paraissait déjà pas, très jeune, qui pendant une soirée m'a parlé longtemps et m'a proposé de venir me chercher le lendemain pour faire un tour en bateau sur le lac. Je n'étais pas sûre que j'obtiendrais l'autorisation, Mais le lendemain matin, nous n'avions même pas encore commencé de nous habiller, qu'on m'a annoncé que Monsieur OZEROFF avec sa soeur étaient venus me chercher. Il se trouve qu'il s'était levé à l'aube pour faire un tour avant la chaleur, il avait réveillé et fait lever sa soeur pour qu'elle nous chaperonne. Mais ma tante ne m'a pas laissée partir, elle s'est fâchée et m'a grondée, disant que la veille, j'avais fait la coquette avec lui, alors que moi-même j'ai oublié sa proposition de canotage, ce qui était la distraction la plus habituelle dans les conditions du Tegernsee. J'ai pu faire connaissance d'une autre famille OZEROFF, les filles de Alexandre Petrovitch. Ses deux filles étaient de mon âge et très gentilles. Plus tard, nous étions en grande amitié et nous sommes "sorties dans le monde" ensemble. Quant à leur cousine, qui en ce temps m'avait bien impressionnée, je ne l'ai revue qu'une seule fois dans ma vie, plusieurs années plus tard. J'étais déjà mariée et j'étais à Berlin avec mon fils aîné. J'ai eu envie de la revoir et je suis allée lui rendre visite étant donné qu'avec les OZEROFF nous étions presque parents par alliance. Elle était la femme d'un des ministres allemands. Elle m'a reçue très froidement car elle avait déjà son chapeau sur la tête pour promener ses enfants, c'était dimanche. Les gouvernantes étaient en congé. Elle m'a proposé de faire un tour ensemble. Avant le départ, elle donnait des ordres aux serviteurs avec une voix perçante, pendant la promenade elle faisait des observations si sévères aux enfants, qu'il m'a semblé qu'ils la craignaient beaucoup. Je la regardais, et dans cette grosse allemande endimanchée, je ne pouvais distinguer aucune ressemblance avec la jeune fille qui m'avait laissé des souvenirs aussi poétiques. Je lui ai fait mes adieux, et jamais

plus je ne l'ai revue de ma vie.

Bientôt nous nous sommes séparées de toutes ces nouvelles connaissances et nous sommes allées à Seichenhall. Il n'y avait pas de chemin de fer allant jusque-là. Nous avons suivi en voiture une route plane et bien empierrée à travers des falaises et des montagnes couvertes de forêts. En bas, on entendait le bruit d'un torrent. Toute cette nature si magnifique et si sauvage m'a inspiré un sentiment d'admiration. Ma tante s'exclamait et gémissait d'admiration à chaque tournant de la route qui nous découvrait une nouvelle vue plus belle que la précédente, et s'étonnait de mon indifférence. Mais moi, jusqu'à ce jour, je me souviens de mes impressions de ce voyage, mais je ne pouvais pas les exprimer.

Nous sommes arrivées à Reichenhall dans la soirée. Le seul hôtel, Axelmanstein, était complet. Il a fallu aller chercher des chambres à louer. Nous avons trouvé, sur le flanc d'un coteau, une petite maison bien nette et sympathique, et nous nous y sommes installées. Ça s'appelait "Gross Bauer". Nous avons deux chambres avec une sortie directement dans la forêt. Derrière la maison il y avait des dépendances et des étables, de sorte que le soir, en restant dans le salon, nous entendions le bruit et la mastication rythmée des vaches qui se trouvaient dans l'étable, derrière le mur. Nous étions les seules locataires. Mais pour prendre les repas, il fallait rejoindre l'auberge Axelmanstein. Dès le premier jour, nous sommes allées rendre une visite à la Duchesse d'OLDENBOURG, qui habitait avec ses enfants au Monastère St Zéno.

Ici, j'ai revu la princesse Catherine Petrovna, mais ce qu'elle était triste en grand deuil ! Elle était très maigre et d'elle émanait quelque chose de poétique. Elle m'a proposé de faire un tour dans le jardin et elle s'est arrêtée bientôt pour me dire : "Vous savez, quand Nikx mourrait (diminutif de Nicolas, qui était héritier du trône - BR), il a parlé de moi et il m'a envoyé ceci en mémoire de lui". En disant cela, elle a sorti de sa poitrine un médaillon ou quelque chose de semblable. Je connaissais son histoire et je la regardais avec grande pitié. Elle était d'une grande tristesse à cause de l'héritier Nicolas Alexandrovitch qui, comme on le sait, est décédé au printemps de l'année 1865, après de longues souffrances. Il était depuis son enfance en grande amitié avec Catherine Petrovna et l'empereur Nicolas Pavlovitch (1er), quand il la caressait, disait "ma petite fiancée". Mais il y avait à la cour d'autres grandes duchesses et princesses qui, ainsi que leurs mères, ne souhaitaient pas une telle supériorité de la Princesse par rapport à elles, et insistaient sur la maladie de sa mère qui, effectivement, était faible de poitrine.

Pendant longtemps, la Princesse n'était pas confirmée, ce qui était la coutume pour les princesses destinées aux Grands-ducs, raison de plus pour l'héritier du trône. Et voilà qu'un jour, en suivant les instructions de ses aînés, le Tssarévitch lui a demandé : "Quand est-ce que vous allez vous confirmer, Tina ?" c'était l'effondrement non seulement de ses espoirs, mais de tout son bonheur sur terre. Elle a changé complètement. Elle ne s'occupait plus que des pauvres et des malheureux qui cherchaient son aide. En secret elle vendait ses bijoux et ses perles et très bientôt après la mort de l'héritier, elle est décédée aussi d'une cause étrange. Les symptômes de sa maladie étaient très semblables à ceux qui ont emporté notre excellent Tssarévitch.

Pendant cette première visite, nous nous sommes promenées longtemps et elle me questionnait sur les détails de ma vie et entre autres elle m'a demandé "Aimez-vous danser ?" Je lui ai répondu très simplement "Beaucoup". Elle m'a regardée si étrangement. Avec son état d'esprit, cela lui a paru si incompréhensible, que notre conversation s'arrêta et nous ne nous sommes presque plus revues depuis.

Par contre, dans le Kursall (Casino - BR) nous avons trouvé beaucoup de connaissances et j'ai recommencé à faire des promenades au cours des soirées, et, pendant la journée, j'aimais

bien partir dans la montagne derrière notre maison, toute seule avec un livre. Il est apparu auprès de moi un vrai "Kurmacher" (courtisan - BP-), un certain comte GAKMERSTEIN, un jeune homme assez sympathique qui organisait des promenades et des "parties de plaisir" (en français). Une fois il m'a parlé quand on s'est écarté du chemin pour regarder une chute d'eau, il m'a parlé d'une façon étrange. Et le lendemain, il est apparu pour faire à ma Tante une proposition en règle, ma Tante a répondu que pour rien au monde mes parents ne me laisseraient épouser un étranger et dans son chagrin, mon comte disparut. Il ne restait que sa soeur, une personne très gentille mais malade, et très affligée par son départ.

L'air des montagnes et l'excellent lait que je buvais en grande quantité pour ne pas prendre les repas dans le Kursall, ce qui arrivait souvent parce que la nourriture y était mauvaise, ont fait qu'après un passage par la Suisse, à notre retour en Russie, quand Maman est venue me chercher à Pétersbourg, elle a caché son visage avec ses deux mains et s'est exclamé : "affreuse, affreuse, affreuse !" (en français) Voilà la joie de nos retrouvailles !

À Pétersbourg, j'ai vu la famille des Tzars pour la première fois. C'était le 30 Août, pendant un déjeuner servi dans le palais du Métropolit. Cela m'a fait une grande impression. Excepté la suite, il y avait peu d'invités et on m'a dit que le Tzessarévitch héritier avait fait demander qui j'étais. Il a probablement été surpris d'apprendre que j'étais princesse MESTCHERSKI, parce qu'à cette époque, il manifestait un intérêt pour une de mes parentes, Marie Elimovna, mais qui ne me ressemblait pas du tout. Elle était plus petite que moi, mince, une brunette racée, avec des traits réguliers, il paraît, très intelligente. Une année auparavant il y avait eu un bal costumé chez le Comte SOLOGOUB, écrivain, qui m'a raconté que les plus belles dames étaient mes parentes : Katia, plus tard Comtesse KLEINMICHEL, habillée en soleil. Ses beaux cheveux ondulés étaient libérés et toute sa robe blanche couverte de paillettes d'or. L'autre, Marie Elimovna, en costume d'oiseau Ibis, fut très remarquée.

De Petersbourg, nous sommes allées avec Canaan directement à Klinne, et à cause d'un malentendu nos chevaux n'avaient pas été envoyés à notre rencontre. Mais les "iamstchikis" (c'est-à-dire les cochers des voitures louées - BR) étaient nos connaissances. On nous a avancé un carrosse à quatre places. La femme de chambre de Maman, notre fidèle Thekia Vassiliévna, s'est mise devant et, après une heure ou deux, nous approchions de la célèbre forêt de Petrovski, connue pour sa route affreuse, j'aurais dit "inimaginable". Il n'y avait que trois verstes à franchir, mais quelle souffrance cela représentait ! Des flaques d'eau couvraient presque toute la voie. Dans leur fond, il y avait des cahots, des buttes, des branches tordues et même des troncs d'arbres. Au début, le iamstchik essayait de choisir le passage, puis c'est devenu impossible et il ne faisait qu'exciter les chevaux pour qu'ils arrivent à sortir l'équipage, qui bondissait, se penchait dans tous les sens, sautait par-dessus des rondins, s'enfonçait et rebondissait des profondes cavités. Les passagers gémissaient, poussaient des cris, se précipitaient pour retenir les bagages qui "sautaient dehors" et faisaient des efforts pour rétablir leur équilibre. Mais la forêt se terminait, tout se calmait, les chapeaux et les fichus ont été remis en place et renoués. Il se trouve que tout était entier, les choses ne manquaient pas et même la voiture ne s'était pas brisée en morceaux, quoique souvent on constatait qu'une ou deux lames d'acier du faisceau des ressorts étaient cassées.

Enfin, arrivés à la première station, Paveltsovo. Après celle-ci il faut remonter la pente traître, très abrupte. Les chevaux sont partis au galop, mais avant d'arriver au sommet de la montagne, ils se sont arrêtés épuisés. La route était très boueuse et glissante. L'équipage s'est mis à reculer et mène à rouler en arrière et s'est mis en surplomb au-dessus du ravin. Nous avons tellement peur que nous étions assises mortifiées et les yeux de Thekia Vassiliévna se sont remplis de larmes. Heureusement, le iamstchik, très dégourdi, a sauté par terre et saisi quelque part un rondin avec lequel il a calé les roues de l'équipage qui était déjà suspendu au-dessus du ravin. Les chevaux ont repris leur souffle et ont fini de nous tirer jusqu'au

sommet de la côte. Au crépuscule nous sommes arrivées dans le grand village de Yaropoletz, propriété des GONTCHAROFF.

On arrive près du "postoiälii dvor" (la cour de l'auberge où l'on changeait les chevaux). On nous dit "chez Smoline, il n'y a plus de chevaux ; il y a eu un grand passage de ces messieurs, ils nous ont pris tous nos chevaux !" Et c'était le 9 septembre, le jour de l'anniversaire de notre cher Père. Quoi faire ? Maman me demande d'aller demander des chevaux à Ivan Nicolaïévitch GONTCHAROFF, le père de nos amis d'enfance, un général d'une apparence impressionnante, qui depuis longtemps vivait dans la propriété de sa deuxième femme, Ekaterina Nicolaïévna, née VASSILTCHIKOFF, avec quatre enfants mineurs issus de ce mariage. Quant aux enfants aînés, qui étaient nos parents parce que leur mère était la soeur de notre grand-père, ils étaient depuis longtemps à Petersbourg, excepté Sonia, qui était mon amie. Elle menait une vie pénible depuis plusieurs années : sa marâtre était on ne peut plus gentille avec elle, mais leurs affaires étaient très embrouillées et surtout l'humeur de son père était irritable à cause de la maladie de foie, qui l'a emporté quelques années plus tard. De ce fait, toute la maison était sous un sentiment d'oppression constante. Ivan Nicolaïévitch était un de ces propriétaires terriens qui ne pouvait pas se consoler après le changement des relations qui a résulté de l'abolition du servage. Il mourait "sans se rendre dans son beau manoir" (en français) (Je suppose que ma grand-mère voulait dire "sans se rendre compte" - BR). Il a cessé de s'occuper de l'économie de la propriété. Il s'est enfermé dans son enclos et ne sortait que pour les chasses d'automne pour lesquelles il avait conservé sa meute de chiens courants, des borzoï et des chevaux de chasse, ce qui absorbait évidemment tous les bénéfices des moissons. Il avait confié l'économie à un gérant, Alexandre Petroff, qui le volait d'une façon éhontée.

Quant à sa propriété, elle était magnifique, avec une grande maison construite par RASTRELLI, bâtie avec des briques rouges et blanches, avec des tourelles et des embrasures. L'écurie, les dépendances et même l'orangerie conservaient la même architecture. Derrière la maison s'étendait un grand parc avec "l'allée Pouchkine", dans laquelle il paraît que POUCHKINE, qui était marié avec la soeur de Ivan Nicolaïévitch, avait composé l'une de ses poésies. Tout cela, nous le savions et nous l'aimions depuis notre enfance, mais le jour dont je parle, je suis passée avec angoisse à côté de la petite église blanche qui voisinait avec la maison et je suis montée sur le grand perron monumental.

La porte n'était pas fermée à clef. Je suis entrée dans une grande antichambre vide, puis je suis passée dans la salle à manger. Tout le monde était assis autour de la table. Un sentiment de malaise ! Catherine Nicolaïévna, aimable comme d'habitude, me reçoit gentiment. Son mari se tait. Sonia aussi reste assise et n'ose pas se lever à ma rencontre. Je commence à exposer à Ivan Nicolaïévitch l'objet de ma visite : "Comment ? Il n'y a plus de chevaux ?" demande-t-il à un des laquais. "C'est exact, Votre Excellence" répond celui-ci avec une voix tremblante, comme s'il était fautif. "Donne l'ordre à nos cochers d'avancer le carrosse à six chevaux !" Deux heures plus tard, nous arrivions avec brio, nous arrêtant devant la maison de Lotochino, et nous embrassions notre Papa dans son cabinet de travail, que nous aimions tellement.

Heureusement, il n'y avait pas d'invités. Seulement Alexandre Vassiliévitch NAZIMOFF, qui n'avait pas manqué de venir "pour féliciter le Prince" et pour passer cette journée avec nous. Grand-mère, ma soeur Machoura, (diminutif affectueux de Macha, lui-même diminutif de Marie) le frère cadet, Lolïa (diminutif de Alexis - BR), tous ces gens nous ont entourées joyeusement et tout d'un coup, notre Niania Katia est entrée avec notre petite soeur Lili sur les bras. Pendant ces six mois de mon absence, d'un bébé elle est devenue une adorable petite fille, avec des boucles blondes, gaie et caressante - une vraie adoration. La vue de cette petite a rempli mon coeur de bonheur et je me suis mise à pleurer. Papa aussi avait les larmes aux yeux, et il me caressait et m'embrassait encore.

Quelques photos, dont les plus anciennes ont plus de cent ans



Princesse Sophie Vassilievna née **OBOLENSKI**,
mère de Catherine, avec sa fille cadette Hélène



Vassilievitch **MESTCHERSKI**
Prince Boris père de Catherine



Prince Alexandre Vassilievitch
MESTCHERSKI - Oncle de Catherine



Prince Ivan Vassilievitch
MESTCHERSKI

Oncle de Catherine **Les frères et soeurs de Catherine TATISTCHEFF**



Prince Boris Borissovitch



Prince Boris Borissovitch
Avec son épouse née
MOUSSINE POUCHKINE



Prince Serge Borissovitch



Alexis (moine)



Hélène **GONTCHAROFF**



Marie **OGAREFF**

... quelques photos de Catherine TATISTCHEFF



Avec son fils aîné Boris

